

Le «feldwebel», qui conduisait notre petite troupe, entama une conversation avec ce chef de poste, qui nous devisageait de l'air du maquignon prenant livraison de sa marchandise, et nous reçûmes l'ordre de nous retirer dans la pièce adjacente, où nous devions rester jusqu'à ce que le commandant du camp vint, vers 10 heures, procéder à notre examen.

Par un couloir pratiqué dans le mur de séparation entre le corps-de-garde et la pièce voisine, nous pénétrâmes dans ce qui s'appelait le «Zimmer VI» (chambre IV).

Une ampoule électrique à l'angle du couloir d'entrée était la seule lumière éclairant la pièce, s'abaissant peu à peu à distinguer dans l'ombre, nos yeux apercevaient, le long du mur de séparation entre le corps-de-garde et la chambre où nous étions un double plancher construit en bas-flanc, le premier à quelques centimètres du sol, le second, au-dessus du premier, à hauteur des épaules.

Sur ces bas-flancs, dans cette pièce qui pouvait avoir huit mètres de profondeur sur quatre de largeur, plus de trente formes humaines étaient étendues, couchées sur des paillasses, grouillant dans un bruit continu de respirations oppressées, de halètements de dormeurs à demi réveillés et qui se retournaient dans l'hébététe du sommeil dérangé.

Aux parois comme au plafond, des objets hétéroclites pendaient : vêtements, sacs, paniers, formant des silhouettes estompées.

Par moments, un corps se soulevait à demi, nous entendions crier : « Sacrée vermine, pas moyen de dormir ! »

Puis, rampant pour ne pas troubler les camarades couchés contre lui, l'homme se laissait glisser à bas du bas-flanc, et, passant devant nous, se dirigeait vers le couloir où brillait l'ampoule électrique.

— Des nouveaux ? interrogeait-il en nous voyant. C'est la chasse, mes amis, — et, sans s'arrêter, il allait se placer sous la lumière, enlevait sa chemise et sa camisole et nu jusqu'à la ceinture, s'absorbait dans l'examen de son linge, tendu entre les deux mains.

— C'est la vermine qu'il cherche, me disaient mes deux camarades, en me poussant du coude.

C'était, en effet, la chasse à la vermine...

(1) Les gravures que nous publions sur les pages 977, 978, 997 et 980 ont été publiées dans «Les tortures d'un Déporté». Edition de L. Opdebeek, Anvers, au prix de fr. 1,25.

A 5 heures 1/2 (heure allemande), un soldat vint crier *Aufstehen* (le lever). Les formes humaines qui grouillaient sur les bas-flancs s'agitèrent : cherchant à tâtons dans l'ombre leurs vêtements, les prisonniers s'habillaient, les uns dans l'étroit espace qui séparait le bas-flanc du mur opposé, les autres accroupis sur la paille où ils venaient de passer la nuit. Puis, leur gamelle en main, ils se dirigeaient vers la sortie, et revenaient tenant leur gamelle remplie d'un liquide fumant.

Nous interrogeâmes quelques passants.

— C'est le café, nous dirent-ils : allez présenter vos gamelles.

Nous préférions ne pas bouger. Mes camarades avaient, avant leur départ, entendu des récits qui les rendaient méfiants. On était, m'affirmaient-ils, entouré de voleurs et d'escrocs, et pour rien au monde il ne fallait abandonner ses bagages.

A 6 h. 1/2, nous entendîmes au dehors crier, en français :

— L'appel ! Tout le monde dehors !

Le même cri fut répété à l'entrée de notre chambre.

Nous délibérâmes entre nous. Tous les hommes étaient allés à l'extérieur, et seuls quelques soldats restaient au corps de garde.

On nous avait enjoint de rester là jusqu'à ce que le commandant eût inscrit notre entrée. Nous restâmes donc, d'autant plus que mes camarades estimaient que c'était dans les bousculades de la foule rentrante que nos paquets couraient le plus de dangers.

Nous en parlions encore, lorsque la large encolure du sergent de garde s'encadra dans le couloir d'entrée. Un flot de colère lui monta au visage en nous apercevant :

— *Was machen die hier?* (que font ces gens ici ?) cria-t-il en se retournant vers les hommes qui le suivaient.

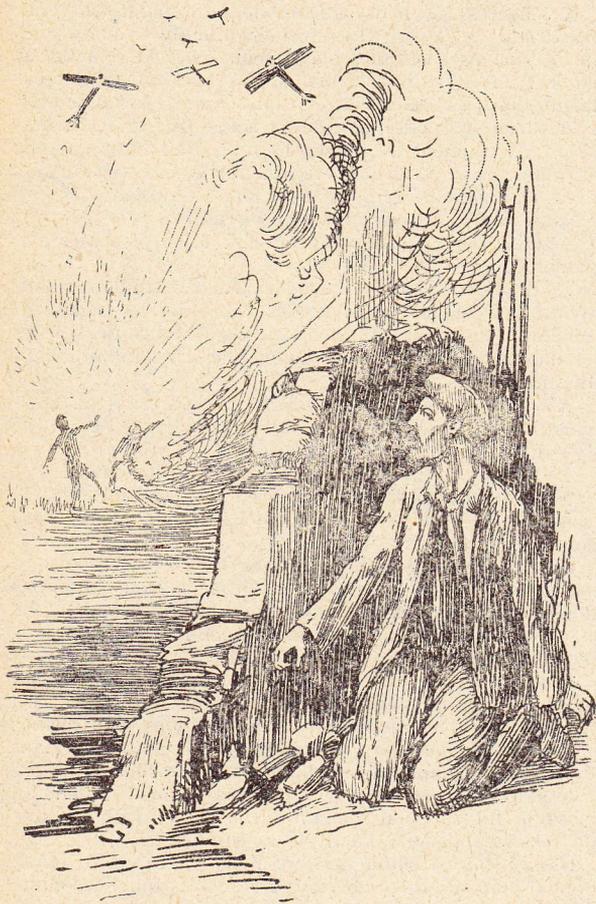
Je m'avançai, car seul de nous trois je parlais allemand — et je lui rappelai que lui-même nous avait ordonné de rester là jusqu'à l'arrivée du commandant.

D'un bond, il sauta derrière moi, et levant le bâton dont il était muni comme tous les soldats qui l'accompagnaient, il se mit à m'asséner une volée de coups, s'aidant de la main gauche et du pied pour corser la bastonnade et me précipiter dehors.

Tout homme qui a le sentiment de sa dignité comprendra le mouvement de révolte qui m'envahit en ce moment. Je m'étais toujours promis que personne ne porterait impunément la main sur moi, et je me voyais roué de coups, rossé comme je n'aurais pas voulu rosser mon chien, devant la foule d'hommes que, en face du corps-de-garde, je trouvais massés en rang.

Je dis qu'on comprendra ce qui se passait en moi, mais je me trompe : il faut l'avoir éprouvé pour le comprendre.





Je me retournai, les poings crispés, prêt à sauter à la gorge de mon agresseur. Mais, des rangs qui s'alignaient devant moi, on me criait : « Bougez pas, bougez pas, vous le regretteriez, » — et je voyais, entourant le sergent, ses hommes, tous armés de bâtons comme lui.

C'était l'impuissance, l'infériorité certaine devant la force brutale, et je vis, dans un éclair, à quoi je m'exposais inutilement en me mesurant seul avec cette horde de bourreaux.

La rage dans le cœur, je me laissai entraîner par deux condamnés qui m'avaient pris le bras.

Telle fut ma Joyeuse Entrée dans le *Kaiserliche Sammellager des Strafgefangenen-Arbeiterbataillons n. 2* à Sedan, le 21 novembre 1917...\*

\*\*\*

Le camp de Sedan était placé sous les ordres du feldwebel-leutnant Denzin, un homme de 47 ans. C'était un misérable, qui semblait se plaire à la cruauté. Lorsqu'il passait la revue des prisonniers, le moindre prétexte lui suffisait pour frapper les malheureux de son bâton; mais son exercice préféré consistait à distribuer des coups de poing. Lorsqu'il voyait un des prisonniers qui portait un cache-nez ou un foulard autour du cou, il l'arrachait impitoyablement, même aux malheureux qui grelottaient et chancelaient plus encore de faiblesse que de froid.

Le jeune Henri Michel, de Le Cateau, dans le département du Nord, avait voulu fuir... Le commandant l'interrogea à ce sujet et lui asséna sur la tête un coup de bâton si violent que le malheureux resta étendu sans vie sur le parquet.

Denzin alors prit peur. Il fit donner des soins particuliers à Henri Michel qui eut le délire pendant deux jours. Lorsque la victime fut guéri, le bâton avait disparu. Il fut remplacé par une lanière en cuir, qui ne défonçait pas les crânes, mais dont l'effet n'était guère moins douloureux.

Quelquefois des convois de prisonniers nouvellement arrivés apercevaient de malheureuses épaves, des malades, qui n'étaient plus que des squelettes vivants. Alors le commandant ricanaît :

— Oui! oui! Regardez bien. Il y a deux mois, c'étaient des gaillards aussi vigoureux que vous. Dans deux mois, vous serez comme ça!

Sedan était un «Sammellager», un camp de concentration, d'où l'on envoyait des ouvriers à Sedan-ville, aux camps de Longwy, ou de Chiers, à Bazeilles, Saint-Aignan et Sainte-Marie près de Vouziers.

On y avait envoyé d'abord toutes sortes d'anciens condamnés des prisons de Gand et de Louvain, des assassins, des voleurs, des faux-monnayeurs, des escrocs. C'est au milieu de ces malfaiteurs qu'on enfermait des gens honorables, coupables d'avoir enfreint les arrêtés allemands, des hommes faisant partie des services de renseignement, des soldats égarés et des prisonniers politiques, comme M. Schramme.

Von Schröder se vengeait à sa façon des protestations que l'avocat brugeois avait osé émettre contre le travail forcé.

A son arrivée le commandant Denzin demanda :

— C'est vous, le monsieur qui prétendez ne pas travailler parce que vous avez un chapeau?

— Pardon, répondis-je, vous devez être mal renseigné. Ce que j'ai fait...

— On ne réplique pas ici, m'interrompit-il. Croyez-vous que je ne sache pas ce que je dis.

— Si vous vouliez prendre connaissance de mon dossier, lui dis-je...

— Je connais votre affaire, ricana-t-il, et je vous soignerai. C'est ici qu'on vous apprendra à marcher comme les autres : on vous dressera ici, soyez tranquille.

Il criait comme un possédé, ses yeux étaient injectés, et il martelait la table du poing.

A Sedan comme dans les autres camps les hommes que l'on envoyait au travail étaient soumis à un examen médical préalable. Cette mesure ne fut pas appliquée à M. Schramme, ce qui prouve que von Schröder avait donné des ordres spéciaux à son sujet.

Lorsqu'il eût été mis au travail un soldat vint lui demander, au nom du commandant, si le «Doktor Schramme» (docteur en droit) était là... Denzin, voulait s'assurer que ses ordres étaient suivis.

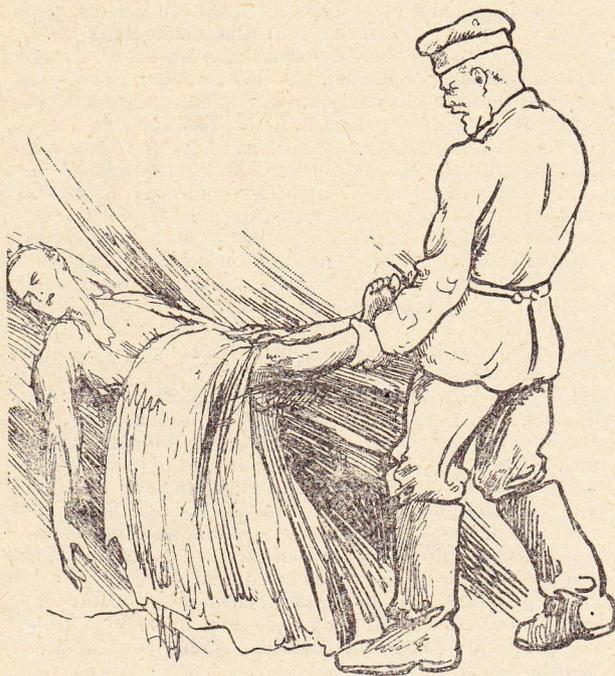
Au «Strafgefangenen Arbeiterbataillon n. 2» on comptait de quatre cents hommes. Tous les mois des trains amenaient de Gand, de Charleroi, de Mons, de Condé, de Lille, etc., de nouveaux contingents de condamnés. Le bourreau qui dirigeait ce camp exerçait principalement son aveugle fureur contre les «Rheinbachs», ainsi nommés d'après la grande prison du pays rhénan, où l'on envoyait quantité de prisonniers politiques, entre autres des membres des services d'espionnage, des guides de la région-frontière, des Français qui avaient caché des soldats anglais.

Nombre d'entre eux avaient quitté la prison et formaient à Sedan un bataillon spécial; jamais ils ne pouvaient recevoir de leur famille des nouvelles ou des secours alimentaires; le travail forcé pendant le jour, et la nuit une couche misérable... Quatre cents hommes devaient se partager un espace aménagé pour cent soldats. La vermine et les parasites : puces, punaises et poux, pullulaient partout dans les matelas, sur les habits, sur les corps. Le sommeil était constamment troublé. Chaque soir on se livrait à la «chasse», on nettoyait le linge de coups, mais c'était toujours à recommencer.

Le commandant prit quelques mesures : il fit tondre à ras toutes les têtes et battre les couvertures... et puis il y avait les douches.

« Ah ! », écrit M. Schramme, « l'inoubliable spectacle que celui de ces douches, installées au bas de la citadelle, dans une de ces salles hautes, aux murs épais, qui rappellent les anciens donjons. On y allait par groupes de seize prisonniers. Les vêtements étaient pendus pêle-mêle à des crochets fixés dans les parois. On se plaçait sous la douche tiède, on reprenait les mêmes vêtements qui n'étaient ni désinfectés ni même nettoyés, et on rentrait dans les mêmes chambres, se coucher sur les mêmes paillasses... Que de squelettes vivants j'ai contemplés là ! Des corps émaciés, dont on pouvait compter tous les os, la peau tachetée des morsures, guenilles humaines... »

Sedan était un dépôt pour les troupes qui occupaient le front de Verdun et de Reims. Les prisonniers devaient



apporter du bois pour les boulangeries, charger et décharger du charbon, trainer de l'entrepôt des marchandises (« Güterlager ») à la gare du matériel de toute espèce, transporter des sacs de copeaux pour le couchage, réduire en pièces les machines des fabriques et en trier le métal... Ce travail, qui constituait une lourde tâche même pour des hommes entraînés, était une véritable torture pour ceux qui ne s'étaient jamais livré qu'à des travaux intellectuels.

Quant à l'alimentation, nous ne pouvons en donner une idée plus adéquate qu'en citant le texte de M. Schramme.

« Pour réparer ses forces, après le dur travail de la journée, le prisonnier de Sedan avait cinq cents grammes de pain, avec un demi-litre d'eau à midi, un demi-litre d'eau le matin, et un demi-litre d'eau le soir. Le matin et le soir, le demi-litre d'eau était coloré de noir, et, le midi, il y nageait quelques grains d'orge, ou de riz, « u des brîbes de choux-raves décorés du nom de choucroute. »

Aussi les ravages causés par les maladies, et surtout par le typhus et la dysenterie, étaient effrayants. Dans les latrines un spectacle écoeurant s'offrait aux malheureux condamnés. De nombreux malades succombèrent... On les avait vu transporter au lazaret et on ne les revoit plus. Les deux chefs de l'infirmerie, Albert Dhondt, de Bruxelles, et Léon Verdonck, d'Ostende, pourraient dire combien ils en ont vu mourir. Le second déclara à M. Schramme qu'il en avait enterré sept cent trente-deux. Le matin on trouvait souvent un cadavre sur le matelas.

« On retirait le cadavre de la paille souillée où il était étendu, on le dépouillait entièrement, puis on le plaçait, nu, dans l'appentis en bois adossé à la chambre des Rheinbachs, près de l'entrée. Il restait là deux heures, trois heures, un demi-jour parfois. Ceux qui entraient dans l'appentis, — car c'était le *Waschraum*, le local où l'on pouvait se laver, — trouvaient cette macabre surprise. Puis la civière du lazaret venait enlever le cadavre, sans cérémonie, comme un colis... »

Et que de cadavres avons-nous vu pousser, les pieds en avant, par la fenêtre de l'infirmerie! Le même jour, trois du bataillon des Rheinbachs.

Le 9 février 1918, le feldwebel du lazaret nous disait, à Julien Cuypers et à moi-même: « Le nombre des décès est effrayant. Le commandant ne veut pas le croire. Je viens de lui remettre une liste qui comprend, pour les trente derniers jours, soixante-trois morts pour ce seul bataillon. »

La mort nous frôlait partout. Bien rares étaient ceux qui gardaient le courage, malgré tout, de la regarder en face, et qui conservaient la seule chose qui pouvait préserver des embûches que l'on sentait dressées de tous côtés par la Camarde : la volonté.

Voilà ce que raconte M. Schramme, qui fit preuve dans cet enfer d'une force de volonté admirable.

\*\*\*

« Un trafic clandestin de marchandises s'effectuait dans le camp », rapporte l'auteur. « Les soldats allemands en importaient du dehors. Les malandrins, voleurs et cambrioleurs, qui se trouvaient dans nos rangs, ne manquaient pas l'occasion d'exercer leurs talents, quand ils manipulaient des colis contenant des marchandises susceptibles d'être vendues ou consommées et bien vite, ils avaient trouvé des élèves chez tous ceux qui estimaient, non sans raison, que le droit à l'existence prime les lois positives et que tout ce qu'on enlève à l'envahisseur n'est qu'une restitution forcée.

Enfin, ce qui n'avait pas la même justification et ne rencontrait pas aussi la même adhésion, il est certain que des marchandises sortaient de la cuisine et que la conscience facile des Ravitailleurs avait créé des sentiers de dérivation sur le chemin qui reliait la cuisine à la cave aux provisions... »

Les transports amenant de nouveaux prisonniers étaient l'occasion également de transactions, — et souvent, hélas! de prélèvements forcés. La réputation du camp était en effet bien assise, et en général, les arrivants étaient munis de sacs amplement fournis de vivres.

On présentait ainsi, sous cape, toute espèce de marchandise : charbons et bois, réchauds de tranchée, pain, riz, haricots, pois, pommes de terre, viande même qu'introduisaient les équipes travaillant à la caserne Fabert, à la caserne des dragons ou à l'abattoir. Il fallait des ruses d'Indiens pour échapper à la vigilance du « poste » qui commandait l'équipe, sinon on éprouvait ce que la crosse des fusils a de dureté.

Mais la passe difficile était la rentrée au camp, où le sergent, qui connaissait son monde, fouillait minutieusement chacun des hommes qui revenaient du travail. Là, ce n'était pas seulement le dépouillement de ce qu'on avait subtilisé au prix de tant d'adresse, mais la bastonnade en règle, et la livraison aux bêtes, c'est-à-dire aux soldats du corps-de-garde. J'ai admiré plus d'une fois ce que peuvent, en toute matière, l'entraînement et l'endurance : des hommes qu'on avait soigneusement tâtés et





fouillés, et qui revenaient cependant, triomphants, avec leur butin, — et d'autres, dont on avait vidé les poches, et qu'on avait tannés consciencieusement, mais qui rentraient, redressant leur dos meurtri, et s'écriant : « C'est égal, mais ils n'ont pas trouvé le meilleur » en retirant, de cachettes insoupçonnables, un récolte encore conséquente.

Comme la demande était aussi multiple que l'offre était restreinte, les prix se haussaient en proportion. La denrée toujours la plus recherchée, le pain, variait entre trois mares et quatre marcs la ration, ou douze et seize marcs le pain, soit quinze et vingt francs.

Mais alors se posait la question du paiement. Il était défendu d'être porteur de plus de dix marcs : tout l'argent que l'on possédait devait être remis au bureau et, à l'arrivée, on prévenait insidieusement que cette mesure n'était prise que pour garantir les prisonniers contre les vols fréquents dans le milieu où ils allaient se trouver. Si l'on se dépouillait ainsi de ce qu'on possédait, on pouvait retirer cinq marcs par mois, — de quoi payer son barbier.

Ceux qui n'avaient aucune ressource étaient fatalement amenés à battre monnaie en vendant, l'un après l'autre, les effets qu'ils portaient sur eux ou les objets qu'ils avaient apportés. Aussi pouvait-on se procurer de tout à Sedan : bagues, montres, épingles de cravates, linge de corps, chaussures, guêtres, effets d'habillement, coffres, valises, couteaux, rasoirs, que sais-je encore? Et phénomène douloureusement suggestif : tout ce qui n'était pas denrée à consommer était coté à des prix très bas, tandis que toute marchandise alimentaire atteignait des prix fantastiquement élevés.

Je suis arrivé à Sedan au début de l'hiver et j'y ai rencontré plusieurs compagnons, — je citerai Jean Placard, de Masney (Nord) près Douai, — qui n'avaient plus que des vêtements de couil et une seule chemise de toile, parce qu'ils avaient vendu, un à un, tous les effets qu'ils avaient : paletot, habits d'hiver, camisoles, caleçons, chemises de flanelle, pour s'acheter du pain. Ils escomptaient la fin de la guerre, et la guerre perdurait....

Dans un milieu pareil, cette plaie de la guerre, la race des «profiteurs», devait forcément surgir. Elle sévissait à

Sedan, implacable, plus odieuse encore qu'ailleurs parce que ceux qu'elle pressurait était plus malheureux.

Les prix inaccessibles des denrées et du tabac, exaspéraient surtout les malheureux Rheinbachs. Comme ils nous répétaient chaque jour leur plainte monotone au sujet de ces colis, que nous ne connaissions pas, mais dont je devais plus tard, après ma déportation en Allemagne, éprouver moi-même toute la valeur — « Il est certain, nous affirmaient-ils, que les colis, qui nous arrivaient à Rheinbach, nous sont expédiés ici. Nous les recevions régulièrement là bas, nous ne les avons pas décommandés, ils arrivent encore et on ne les retient pas à Rheinbach, dont on les fait suivre à Sedan. » Torturés par la faim, ils recommençaient dix fois par jour cette mélodée plaintive. Ils se risquaient même à se rendre au bureau pour demander où restaient les colis qui leur revenaient, mais quel accueil !

Un jour, cependant, ils eurent une réponse, mais une réponse d'un genre tout spécial. C'était le jour de l'anniversaire de l'empereur. Ce jour-là, le commandant, à grand fracas, fit annoncer qu'il distribuerait des «Liebesgaben». Deux vastes malles se trouvaient devant lui, et, aux hommes qui défilaient un à un, il remettait à l'un une boîte de lait condensé, à l'autre une boîte de corned-beef, à celui-ci une boîte de confiture, à celui-là une boîte de bœuf braisé, à d'autres encore du chocolat.

Les prisonniers se montraient enchantés de cette aubaine, mais les Rheinbach se plaignaient de plus belle. C'étaient leurs colis, affirmaient-ils, qu'ils voyaient ainsi distribués aux autres...

Fin février, le commandant nous réserva une nouvelle surprise. Chaque homme reçut une carte postale qu'il pouvait envoyer à sa famille. Depuis nous arrivée, le 20 novembre, aucune correspondance n'avait pu être envoyée. Ce fut une joie générale. Et la joie fut plus grande encore lorsqu'on apprit que, d'après les ordres du commandant, on était invité à avertir sa famille qu'elle pouvait envoyer chaque mois un colis.

Il devait y avoir eu des méfians, cependant : car le commandant fit faire une nouvelle distribution de cartes postales, et renouveler la recommandation quant à l'envoi de colis. Puis, quand toutes les cartes furent rassemblées et expédiées, le commandant fit afficher un avis qui disait, en substance :

« Suivant un accord conclu avec le Comité national de secours et d'alimentation de Bruxelles, aucun colis per-



sonnel ne peut être adressé aux prisonniers condamnés. Les colis qui seraient ainsi envoyés seront employés dans l'intérêt général. »

Finalement, M. Schramme fut envoyé au camp d'Halberberg.

\* \* \*

Joseph Harek, ciseleur d'art à Malmes, condamné du chef d'espionnage, fut également envoyé à Sedan pour les lourds travaux. De Sedan on le transféra dans le camp secondaire de Longwy.

Nous trouvons le récit de ses épreuves dans l'ouvrage de François Van den Bergh : « Au front allemand ».

«Après dix jours de tortures préparatoires nous fûmes transférés à Longwy au nombre de vingt-huit, Longwy, l'enfer des tortures!

Nous arrivions au bon moment, le soir, juste à l'heure de la distribution du café; quelques secondes plus tard et nous aurions pu nous étendre à nouveau sur le sol avec un estomac complètement vide. On nous avait chassé, ainsi que du bétail dans une écurie, dans un gigantesque baraquement de cent mètres de long, un trou infect, humide, glacé, qui servait de dortoir à six cents hommes. Les loges étaient disposées de chaque côté en trois étages superposés. Un espace clôturé de quatre mètres de longueur servait d'hôpital; rares furent ceux qui en revinrent.

Dans le baraquement les prisonniers étaient abandonnés à eux-mêmes; ils se trouvaient sous la surveillance de l'interprète, qui désignait à son tour des caporaux chargés de faire ranger les hommes pour l'appel, les repas et le travail, afin que tout se passât rapidement.

Notre interprète était un notaire de la Flandre; seul il était autorisé à se rendre une fois par semaine dans la ville; les habitants auxquels il transmettait les plaintes des pauvres prisonniers lui remettaient de la graisse, du fromage, du hareng, des pommes de terre pour la soupe, mais nous ne voyions jamais rien de tous ces vivres. Il avait à sa disposition une cabine séparée avec une armoire spéciale; lorsque les Allemands y opéraient une perquisition à l'improviste, ils découvraient des boîtes de graisse et des tas de conserves. Il disparut sans que nous ayons jamais su où il était allé.

L'interprète vendait les postes de caporal pour quarante ou cinquante mark et même davantage, sans se soucier le moins du monde des certificats de moralité, car tous les prisonniers n'étaient pas d'innocentes victimes, bien au contraire, les plus grands malfaiteurs de toutes les prisons étaient envoyés à Sedan; aussi l'appelaient-on le « strafbataillon ». On pouvait écrire chez soi une fois par mois, mais sans citer Longwy, car ce détail devait demeurer secret pour les non initiés, nos lettres arrivaient toujours sous notre nom et avec la mention « strafbataillon ».

Un Gantois, condamné du chef d'émission de fausse monnaie, était caporal de notre section de trente-cinq hommes.

« Je m'en vais vous conduire et vous faire voir les installations », dit-il, « mais je vous préviens qu'il vous faut abandonner ici tout sentiment humain. »

Comme je l'assurais que j'avais déjà été témoin de bien des choses à Elberfeld et surtout à Sedan, il haussa les épaules.

« Connaissez-vous la torture du poteau? », demanda-t-il. « Pour mettre le pied de travers, ou même sans aucune raison, on vous fait rester pençant quatre heures d'hiver, dans la neige et la boue, attaché à un poteau à l'aide d'un collier de fer, les mains liées par derrière. Et l'été c'est quatre heures qu'il faut passer ainsi les yeux tournés vers le soleil, en suivant progressivement l'évolution du soleil! Au moindre mouvement de la tête ou du corps, lorsque l'on tombe d'épuisement, on vous donne de nouvelles forces au moyen d'une pluie de coups de crosse.

Cet estropié que vous apercevez là-bas, qui est à présent un vieillard au corps brisé, mais qui était encore le mois dernier un gars vigoureux de vingt-cinq ans, a enduré ce martyre. Auparavant nous avions ici de nombreux Russes; impossible de décrire les avanies que ces malheureux ont eu à endurer. Des milliers d'hommes que

j'ai vu arriver ici il n'est resté que les quelques survivants que nous voyez rassemblés dans ce coin. »

« A ce bancal, là-bas », murmurait-il d'un air énigmatique, « il faut toujours céder la place; ici ce sont autant de vauriens choisis pour ce travail de bourreau, mais ce bancal est le plus insensible de tous. Je crois qu'il regretterait le soir de n'avoir pas trouvé une victime pendant la journée. Il a perdu trois doigts à l'Yser et un jour, en Flandre, on l'a tellement frappé qu'il a été laissé pour mort, et maintenant le lâche veut se venger sur tout ce qui porte le nom de Belge ».

Je vis passer un «feldgrau» aux jambes torses, qui jetait sur tout le monde —es regards provocateurs et paraissait ne chercher qu'un prétexte pour pouvoir punir. Plus tard j'ai acquis la conviction que la condamnation du Gantois n'était pas exagérée. Parmi tous les gardiens je n'eus l'occasion d'en connaître qu'un seul, celui d'un cœur d'homme, à savoir un vieux soldat de cinquante ans.

Divisés en équipes de dix hommes, la bêche et la pioche sur l'épaule, nous partîmes pour la carrière afin d'y enlever des blocs de pierre qui devaient servir dans les tranchées. Sept heures durant, au milieu de la pluie, de la grêle et de la neige, la lutte se poursuivit inexorablement contre les dures parois rocheuses; le sang dégoulinait de nos mains et colorait les pierres en rouge. Pas de pitié, pas de soins, mais des coups de bâton dès que la pioche s'arrêtait un instant. On eût dit que l'on avait trié pour cette lâche besogne de bourreaux les individus les plus inhumains de l'armée allemande forte de plusieurs millions d'hommes, et ce n'est pas peu dire.

Nous étions toujours trempés: sur notre corps affaibli, toujours inondé de sueur; et sur nos vêtements mouillés par la pluie ou par la neige fondue. Il n'était pas question de changer de linge ou d'habits, car nous ne possédions que ce que nous avions sur le corps, et encore nous n'osions pas nous en défaire le soir de peur de ne plus rien retrouver le lendemain.

Aussi le soir nous étendions simplement nos membres épuisés, tels que nous rentrions au travail, de façon à être le plus vite prêts le lendemain pour échapper aux coups de bâton du gardien bancal. Nous nous couchions non pas pour dormir, mais pour nous reposer; la vermine servait à nous empêcher de fermer l'œil. Inutile de lui faire la chasse: lorsqu'un jour on attrapait un millier de ces « indésirables », le lendemain on avait l'occasion d'en écraser deux mille. Les interstices des planches du parquet et les parois en étaient tout noirs; quand on y enfongait un clou, on l'en retirait tout couvert d'un sang visqueux. Lorsqu'au matin on secouait sa misérable couverture, on les voyait tomber ou sauter par essaims entiers. Le seul moyen de salut que nous implorions vainement, à savoir la désinfection, on nous le refusait. Une faim canine, un travail épuisant, des bourreaux sans cœur, de la vermine obsédante, vraiment nous étions affligés de toutes les plaies d'Egypte: au bout de trois semaines il ne restait plus que trois hommes de notre groupe de vingt-huit; nous avions transporté les autres à l'hôpital, d'où la plupart démenagèrent vers le cimetière.

A l'examen médical mensuel on constata que j'avais perdu quatorze kilos et malgré cela je fus désigné à nouveau, pour un lourd travail, mais cette fois je fus versé dans une autre équipe pour faire sauter des blocs de pierre au moyen de dynamite, besogne pénible que chaque jour entraînait des pertes de vies humaines. Au moment où la dynamite était sur le point de faire explosion, on donnait aux quatre coins le signal qu'il y avait du danger dans le voisinage; mais nous pouvions seulement nous éloigner à une distance de vingt à trente mètres, sans quoi nous perdions trop de temps pour la reprise du travail.

Quand les blocs avaient été arrachés et projetés par terre, il fallait les déterrer, les soulever et les charger, ce qui était une tâche inhumaine pour des forces épuisées.

Puis je devins terrassier et fus chargé d'enlever des rails, les transporter et les fixer à nouveau. Dans notre équipe il y avait un bourgmestre, un avocat, un pharmacien; ces hommes, qui n'avaient pas l'habitude du travail manuel, devaient au nombre de seize transporter à une grande distance des rails de vingt mètres de long, les traîner parfois contre des pentes raides de rochers de



Un guide blessé.

quarante mètres de haut. Si l'un des travailleurs trébuchait ou lâchait le rail à un moment inopportun, les autres couraient le risque d'avoir un pied ou une jambe broyés, ce qui arrivait fréquemment.

On conçoit que toutes les équipes ne pouvaient pas assurer le transport à une vitesse et en quantité égales; là où il y avait des forces neuves ou des jeunes gens de la campagne entraînés aux lourds travaux, la besogne s'accomplissait plus aisément.

Malgré cela tous les gardiens exigeaient la même somme de travail, faute de quoi on les accusait de négligence; là où il y avait moins de forces disponibles, les coups pleuvaient plus drus et on obtenait finalement le même résultat.

J'ai vu là de malheureux désespérés qui se laissaient écraser une main ou un pied afin d'être réformés et de pouvoir sortir de l'enfer, d'autres se laissaient broyer entre deux blocs de pierre. Deux hommes de notre équipe, tous deux fort cultivés et distingués, ne purent supporter plus longtemps leurs souffrances; ils abandonnèrent le travail, s'éloignèrent côte à côte, marchant droit au-devant du martyre, ainsi ils faisaient semblant de vouloir s'évader. Nous frémissions à la pensée de ce qui allait se produire : les gardiens les laissèrent s'éloigner quelque peu et les abattre!

En faisant ce travail le long des routes nous avions la chance de trouver de temps en temps un peu d'herbe que nous arrachions et que nous cachions dans la poche intérieure de notre veston; les gardiens ne pouvaient pas s'en apercevoir, sans quoi nous encourrions une nouvelle punition. Au baraquement cette herbe servait à la préparation de la soupe et constituait une ration supplémentaire fort appréciée.

Lorsque le temps devint très froid, on nous obligea à cueillir des iris dans les fossés pour en revêtir les murs de l'hôpital. Cela nous menait parfois assez loin; les paysans compatissants du voisinage jetaient ça et là sur notre chemin des navets et des carottes que les gardiens nous empêchaient de ramasser. Mais, quand bien même nous aurions dû y laisser la vie, la tentation était trop forte : aussitôt que le soldat avait le dos tourné ou qu'il dirigeait ses regards ailleurs, un des fruits défendus disparaissait, de sorte qu'il n'en restait bientôt plus rien.

Voici encore un autre extrait :

« Combien parmi les victimes des camps de torture manquaient à l'appel, lorsque nous avons fondé notre société pour les exilés? Ils gisent en grand nombre dans les fosses des bagnes étrangers : les Belges, Français, Anglais et Russes pêle-mêle, sans que l'on puisse jamais déposer une couronne mortuaire sur ces tombes gigantesques.

Combien, parmi eux qui pouvaient répondre à l'appel, s'y rendirent d'un pas traînant, marqués du sceau de la mort inexorable. Leur toux sèche, qui ne voulait cé-

der devant aucun remède, leur regard fixe, comme s'ils revivaient encore ces jours sombres; leur frisson d'angoisse, comme si soudain ils se sentaient à nouveau sous la poigne d'acier; l'épilepsie, qu'ils ne connaissaient pas auparavant; tous ces symptômes ne trompaient qu'eux-mêmes.

Nous qui survivons nous sommes les forts que la barbarie allemande n'a pu briser. Ceux-là reflleuriront et vivront comme autrefois; mais ils garderont dans leur cœur une blessure inguérissable. Je veux tout pardonner, je n'ai jamais haï personne; mais chaque fois que j'essaie d'oublier Longwy, ma conscience se soulève comme en face d'une lâcheté : ne serait-ce la voix de Dieu, qui nous crie qu'il y a des crimes pour lesquels il n'y a pas de pardon? »

\*\*\*

O, combien d'hommes jadis robustes ont mis fin à leur existence dans ces camps, ces lieux de torture, parce qu'ils ne voyaient pas d'autre issue. Combien aussi y ont perdu la raison!

Nous avons tenu à reproduire des témoignages d'hommes autorisés au sujet de ces bagnes, car sans cela c'est à peine si la postérité pourra y ajouter foi.

Ce que nous avons écrit à propos du Nord de la France, on peut l'appliquer aussi au front de la Flandre, où le travail forcé sévissait de même avec rage.

A Comines, Gheluwe, Gheluvert, l'asschendaale, Roosebekê, Zarren, Keyen, au littoral, sur tous ces points des centaines de nos compatriotes étaient occupés au travail forcé comme des esclaves. Et ceux qui refusaient étaient conduits dans des bagnes, tels que l'école de Dudzeele, ou enfermés dans des baraquements le long du front.

A certains endroits même des femmes et des jeunes filles étaient astreintes au travail; ainsi un grand nombre d'entre elles furent employées dans les champs près de West-Roosebeke, et d'autres dans les hôpitaux, les « soldatenheim », les buanderies.

A Iseghem, aussi on fit appel aux femmes, que l'on mena aux champs; mais elles refusèrent de travailler, se moquèrent des soldats et s'enfuirent; le résultat fut que l'occupant renonça à sa tentative sur ce point.

Après des Belges condamnés aux travaux forcés on vit encore des prisonniers de guerre, principalement des Russes et des Italiens.

\*\*\*

Le mot le plus saisissant relevé dans les affiches allemandes était l'accusation de « paresse », dont on accablait nos chômeurs. Cette calomnie fut répandue jusqu'à l'étranger.

Ainsi nos ouvriers étaient stigmatisés du nom de paresseux dans des communiqués de l'autorité allemande, par un ennemi qui s'était jeté brusquement sur nous au milieu de nos paisibles travaux, qui avait réduit en cendres un si grand nombre de nos fabriques et de nos ateliers ou les avait convertis en casernes, qui avait enlevé des matières premières, des courroies de transmission, du cuivre, des machines, bref, qui avait entraîné la Belgique dans la guerre de l'Allemagne!

Paresseux! Ne voyait-on pas en esprit nos ouvriers comme des figures d'épopée à la lueur des incendies, tels qu'on les voyait avec admiration dans les haut-fourneaux du pays de Liège, où ils semblaient jouer avec des pièces de fer, des poutrelles et des rails chauffés à blanc. Paresseux! C'est comme si l'on entendait les coups de pioche et de marteau dans nos mines, le tic-tac des métiers dans les célèbres tissages des Flandres, le grincement des grues et des chaînes aux bassins d'Anvers, le crissement des carrières du Hainaut, le tressaillement de nos longs trains de marchandises.

La pensée ne se portait-elle pas naturellement vers les verreries de Charroi, ou au milieu des rouisseurs de lin de la Lys, vers les briqueteries de l'Escaut et du Rupel? N'avions-nous pas vu des déserts de la Campine transformés en champs fertiles? Ne voyions-nous pas les campagnes onduleuses du Limbourg et du Brabant? Le moindre pouce de terrain était mis à profit...



Le général Drubbel.

Oui, nous avons vu des ouvriers de fabrique travaillant le soir dans leur jardin au clair de la lune; Les femmes qui parlaient avec une brouette ou une charrette à chiens pour faire le commerce... Paresseux! Qu'on aille donc demander aux cultivateurs de la Flandre Zélandaise, aux paysans de Normandie, de Picardie, du Pas-de-Calais, de la Champagne, si les Belges sont paresseux.

Et qu'on le demande aussi à Liège et à l'Yser.

Mais cette campagne de mensonges allemands devait être réduite à néant. Des fourgons à bestiaux et des wagons à marchandises qui menaient nos concitoyens en Allemagne, sortait ce cri lancé à la face du monde entier :

« Nous sommes trop fiers pour travailler en faveur de l'ennemi... »

Et ces voix elles murmuraient jusqu'à Berlin leur cri de courage sublime.

Les communiqués allemands parlent aussi de « travailleurs libres ».

Celui qui sort du rang et dit : « Je me présente volontairement, je veux travailler contre mon gouvernement, contre mon armée et mon peuple... contre mes propres parents qui luttent et qui espèrent à l'Yser et à l'Yperle, celui-là est l'homme des Allemands, il reçoit en même temps que la distinction de « travailleur libre » (je reste dans les termes du communiqué allemand), un salaire plus élevé, allant jusqu'à 5 et 6 mark.

Travailleur libre... Cela ne fait-il pas songer au temps où des chevaliers régnaient dans les châteaux forts gris de la Flandre et où le peuple portait au cou un collier en fer, lorsqu'il y avait des sujets et des vassaux. Mais lorsque l'esclavage régnaient encore dans les provinces allemandes, brillait en Flandre le soleil de la liberté. C'est sur le sol de la Flandre que le tiers état remporta pour la première fois une victoire sur la noblesse. L'esprit de liberté conserva son empire...

Oui, l'ouvrier belge a aussi opposé de la résistance à cette époque. Pendant des mois et des mois l'oiseleur offrit l'appât de son salaire de sept, dix, douze mark.

Où nous pourrions citer ici bien des réponses saisissantes...

« Si je travaillais pour eux, est-ce que tantôt j'oserais encore regarder en face mon fils soldat ou risquer de m'agenouiller sur sa tombe? »

« Je préfère manger l'herbe des prés que d'accepter leur argent. »

« Si je maniais la pioche ou la pelle pour eux, j'aurais toujours la sensation que la main me brûle. »

Telles sont les réponses que nous avons surprises dans la bouche de nos concitoyens.

Mais c'était alors le règne du sabre... Arrêter, déporter, arracher du lit, enfermer dans un train, bourrer de coups, lier des malheureux à un arbre ou à un poteau, affamer leurs enfants et leur épouse.

Ce dernier moyen était une arme particulièrement terrible, qui frappait le père au cœur.

\* \* \*

Nous avons dit que l'on pouvait envoyer des colis aux prisonniers enfermés à Rheimbach et dans tant d'autres prisons répandus sur tout le territoire de l'Allemagne.

La proclamation relative à cet objet s'exprimait en ces termes :

« Les étrangers condamnés à des peines disciplinaires dans des prisons allemandes peuvent recevoir désormais chaque mois 1 ou 2 colis avec 5 kilos de vivres au maximum ».

Et à peine cet arrêté était-il promulgué que les lettres des Belges prisonniers arrivèrent à destination. C'étaient de véritables supplications. Nous en avons un sous les yeux. Le malheureux auteur avait été condamné à 15 ans de travaux forcés.

Il écrit à sa sœur et à son frère : « Je suis déjà enfermé ici depuis dix mois et je vous prie de m'envoyer un colis. A. et C., hâtez-vous, s. v. p., envoyez-moi vite un colis, car j'ai besoin de nourriture; l'avant-midi je ne reçois rien et je souffre de la faim. Quand vous recevrez ma lettre, laissez-là votre travail; frère, prenez votre vélo et rendez-vous tout de suite avec un paquet de vivres à la gare, et envoyez-moi un kilo ou deux de froment, du speculoos, un pain d'épices, une livre de sucre, un morceau de lard et un croûton de pain. Peu importe le genre de vivres que vous m'envoyez, mais envoyez-en. »

Quand vous recevrez ma lettre, mettez-vous en route immédiatement afin que le colis soit expédié encore le même jour et que je le reçoive vite. J'ai déjà été souvent malade ici. A présent je vais mieux. Faites mes compliments à mes cousins, ils voudront bien eux aussi faire quelque chose pour moi. »

Le même cri de détresse revient encore plusieurs fois dans la lettre: de grâce, envoyez des vivres.

La faim était l'un des multiples fléaux de ces années terribles, un fléau qui exerçait ses ravages partout et qui partout faisait des victimes. Sans doute, on ne tombait pas mort de faim, mais le corps peu à peu perdait sa force de résistance, il était miné et devenait la proie de la dysenterie de la tuberculose et de toutes sortes de maladies. Aussi on succombait aux suites de la faim.

Nous allons maintenant dire quelques mots sur le sort de nos déportés en Allemagne.

## LES DÉPORTÉS EN ALLEMAGNE.

Aux premiers jours de la mise en vigueur des déportations nous avons consigné les faits suivants :

« Les trains de civils » est devenu dans l'est de la Belgique un mot à signification spécial un « terme de guerre ». Ce sont les trains chargés de civils déportés, qui suivent surtout la ligne de la vallée de la Vesdre, Liège-Verviers-Welkenraedt. Et les habitants de la région observent leur passage et s'entretiennent parfois avec les déportés lorsque les trains doivent se garer pour laisser passer des convois militaires.

Ainsi le 1er décembre, on vit passer trois longs trains : un le matin, un à midi et le troisième à 4 heures. Ils transportaient des civils de Saint-Nicolas, de Tamise et d'Anvers.

La veille avaient passé les déportés d'Andenne.

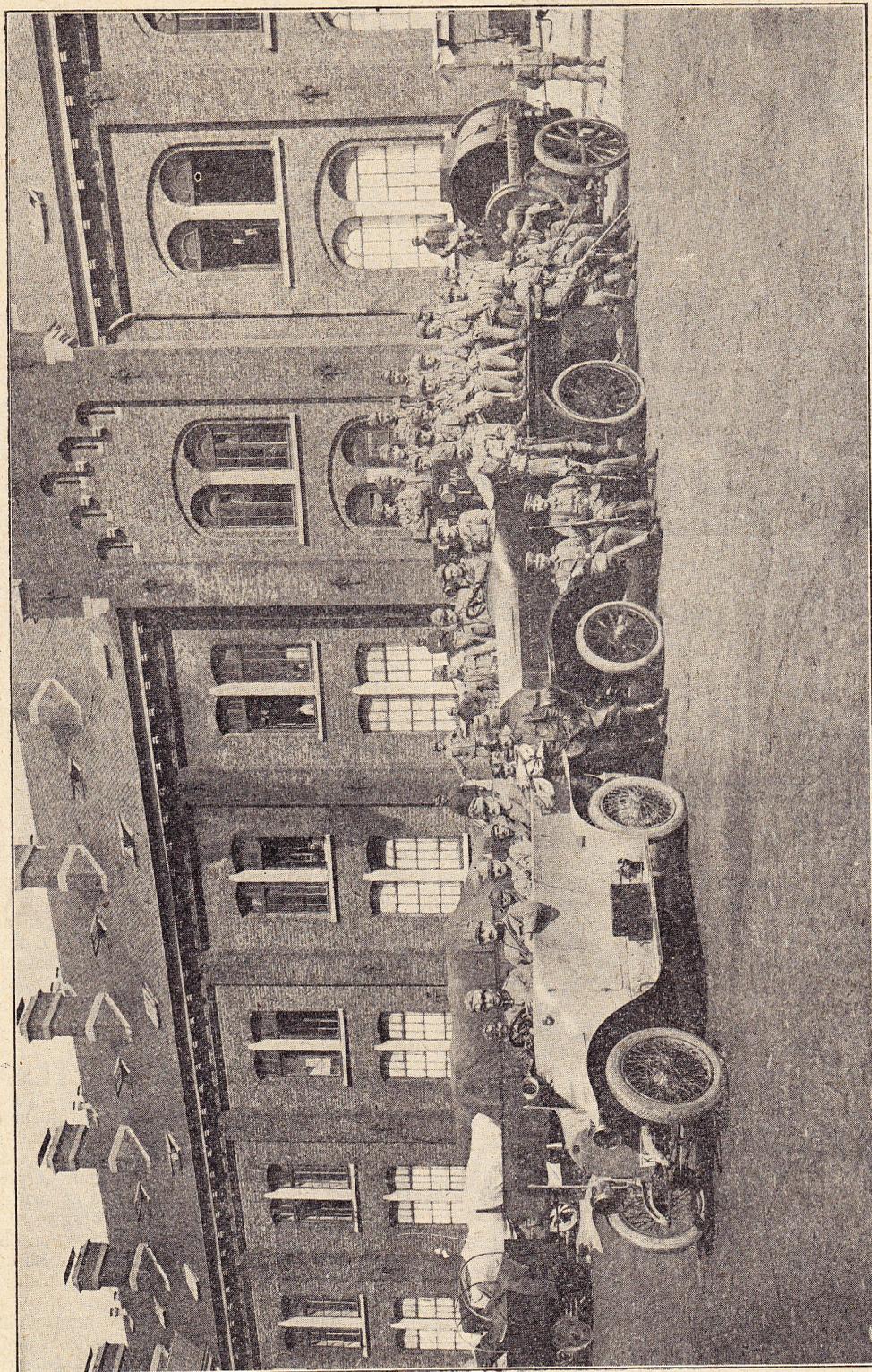
On voit sur ces trains toutes sortes de civils, entre autres un paysan avec ses trois fils, un facteur des postes en uniforme, enlevés directement de la rue, etc.

Des trains de civils circulent également la nuit, comme le prouvent les clameurs et les chants qui s'en échappent.

On envoyait surtout en Allemagne les déportés du territoire du gouvernement.

Traçons d'abord un aperçu général.

Le voyage en Allemagne durait deux, trois ou quatre jours, selon le camp sur lequel les malheureux étaient dirigés. Pendant le trajet on leur distribuait un peu de



Projecteur Autrichien.

maigre soupe, de sorte que l'on était bientôt contraint d'entamer les vivres emballés par la mère.

La gélée ne tarda pas à se faire sentir et bien des malheureux grelotaient derrière les vitres de leur wagon.

Les camps de concentration se trouvaient à Munster, Soltau, Mescheide, Olten-Grabow, Guben, Cassel, Klein-Wittenberg.

On parquait les déportés comme de véritables prisonniers derrière les clôtures de fils de fer, dont certains étaient chargés d'un courant électrique. Le traitement différait d'un camp à l'autre : ici on chauffait les baraquements, ailleurs il n'y avait pas de feu; certains hom-

mes devaient dormir sur le parquet, d'autres sur des sacs, qui généralement grouillaient de vermine. Cette place était d'ailleurs commune à tous les camps, même à ceux des prisonniers.

Un moyen radical de la combattre était le rasoir, que Victor Delille, de Maldeghem, a décrit d'une façon typique.

Victor Delille a été prisonnier à Holzmunden et a publié sur son séjour d'intéressants détails dans son journal hebdomadaire : « Het getrouwe Maldeghem ». Nous en extrayons ce qui suit :



Vue dans une boulangerie militaire.

« L'idée de raser les prisonniers des pieds à la tête a été mise en vigueur pendant l'été de 1915.

Tout d'abord on n'avait procédé qu'à la désinfection des vêtements, ce qui était déjà suffisamment scabreux.

A l'improviste on donna lecture d'une trentaine d'hommes qui devaient aller au bain le lendemain sans qu'il fût encore question de désinfection. Mais chacun avait vu arriver la chaudière à vapeur que l'on avait déposée devant la salle des bains. Cette vapeur entraînait dans un coffre en fer aussi vaste qu'une voiture foraine et on y jetait les vêtements munis du nom de leur propriétaire.

Il va sans dire que chacun en enlevait d'abord son porte-monnaie, car sans cela le cuir était irrémédiablement abîmé, comme je l'ai expérimenté moi-même en y laissant un jour mes bretelles.

Mais on me demanda où restaient les hommes ainsi privés de leurs habits?

Ils se tenaient pendant deux ou trois heures groupés ensemble dans leur costume primitif, juste comme des porcs, prêts à être abattus.

Ceux qui avaient songé à emporter une paire de sabots pouvaient au moins abriter ses pieds, et ceux qui avaient trouvé le moyen de cacher un essuie-main, pouvaient se le mettre à la ceinture, mais ils préféraient s'asseoir dessus, afin d'éviter le contact direct de la place que venait de quitter un homme couvert de furoncles sur tout le corps.

Car nulle part je n'ai vu aussi lamentablement mise à nu, la misère humaine, causée surtout par la faute des gens eux-mêmes en temps d'abondance. Ce qui me fit revenir à la mémoire les paroles du directeur de l'asile d'alliés de Gand : « La moitié des malheureux qui sont ici sont les victimes de la débauche. »

Mais il y avait aussi dans le nombre des gens honorables.

Aussi je n'oublierai jamais ce Français septuagénaire qui avait une bosse devant et une autre dans le dos.

Il avait déjà atteint cet âge respectable et peut-être était-ce la première fois de sa vie qu'il était obligé de

montrer à d'autres son disgrâce physique que seule sa mère avait vue, et maintenant il pleurait comme un enfant, peut-être aussi pour la première fois depuis qu'il avait quitté sa mère...

Au bout de deux, trois heures arrivait l'heure — qui en durait parfois deux — où l'on conduisait les hommes dans une pièce plus spacieuse afin de leur remettre leurs vêtements.

Cette salle de dimensions vastes, était aussi beaucoup plus froide, et pour se réchauffer les hommes sautaient sur le dos l'un de l'autre ou dansaient une polka, offrant un spectacle si bêtement sauvage que les nègres n'auraient pu faire mieux.

Un Gantois, acrobate de son état, se trouvait dans son élément. Jamais il n'avait pu exécuter ses tours avec une pareille liberté sur la grand-place; aussi lançait-il ses jambes en l'air et battait-il des pieds avec autant de forces que ses compagnons le faisaient à l'aide de leurs mains.

Domage pour lui qu'il ne pût collecter de l'argent, attendu que personne n'avait de veston.

La distribution des vêtements portait ce jeu sauvage à son point culminant.

Ils n'étaient plus munis de cordes ou de rubans distinctifs, ni de noms quelconques : chemises et flanelles, pantalons et vestons, bas et caleçons étaient saisis par vingt mains à la fois et essayés à vingt corps et plus, avant de trouver leur véritable propriétaire, et beaucoup d'hommes qui étaient venus avec un bon pantalon s'en allaient avec un pantalon usé et rapiécé, prêts à vider définitivement le conflit à l'intérieur du baraquement.

En ce qui concerne l'argent, la montre et les bijoux, ces objets avaient été mis en sûreté chez l'un ou l'autre ami.

Mais qu'arrivait-il lorsque l'on procédait subitement à l'appel dans cette baraque et que tout ce qu'elle renfermait devait être versé dans la chaudière !?

Cette première période de la désinfection n'était rien encore en comparaison de ce qui allait se produire un mois plus tard : les séances de rasoir !

Cela commença naturellement aussi par la remise et on ne savait pas à un jour près quand l'opération se ferait.



Le général Bohin.

Car un grand nombre avaient déjà payé un mark ou deux pour se présenter à leur place.

Ce n'est que le matin lorsque deux Allemands se postèrent devant la porte, la baïonnette au canon, que l'on était sûr de devoir aller à la chaudière.

Même début donc : déshabillage et remise des vêtements! Ceux qui étaient très propres, pouvaient en réchapper, mais tous les autres devaient prendre place sur la table.

Je fus un des rares qui n'ont pas été couchés sur la table, mais j'ai observé le manège par la fenêtre, que plus tard on a aveuglée au moyen de planches.

J'avais d'abord entendu raconter la chose par M. Calberghe, le fabricant de chapeaux d'Audenarde, qui s'était laissé raser quasi volontairement la première fois afin de pouvoir décrire la chose, la seconde fois il paya aussi un remplaçant; il y avait ainsi des prisonniers qui gagnaient de l'argent en se faisant raser et gratter constamment au point d'être lisses comme des anguilles.

Mais le fait le plus répugnant dont j'ai été témoin est le suivant : un riche habitant de Bruges, un homme d'une soixantaine d'années, étendu sur la table, tandis que son fils de seize ans était obligé d'assister à la scène; et après le père ce fut le tour du fils.

Il m'avait juste dit la veille qu'il devait être particulièrement pénible d'être rasé par derrière, qu'il avait connu un homme qui en avait fait l'expérience à la suite d'une opération et qui éprouva d'abord des difficultés à marcher.

Et dire que les bourreaux qui remplissaient cette besogne étaient des Belges eux aussi et trouvaient un certain plaisir à prolonger la torture le plus longtemps possible et à apporter toutes sortes de raffinements.

On rasait d'abord la tête, et ce si près qu'on eût dit autant de cailloux et, chose extraordinaire, on ne touchait pas à la barbe.

Mais pour le reste on ne laissait pas un poil sur tout le corps jusqu'aux orteils, comme on fait pour les cochons de lait qui sont expédiés en Angleterre.

Et lorsque la partie supérieure était en règle, un ou deux aides-bourreaux retournaient le corps sur le côté et ainsi finalement on arrivait à la partie postérieure et on écartait les jambes.

On devine sans peine que tout cela ne se faisait pas avec l'habileté d'un chirurgien expert.

Une fois j'ai entendu hurler un patient, probablement blessé, jusque dans ma baraque, à cinquante mètres du lieu de l'opération.

A la fin les Allemands n'avaient plus de savon et c'est pourquoi ils employaient un produit chimique qui brûlait

les poils presque instantanément, mais non sans douleur.»

On le voit, les hommes livrés à l'Allemagne devaient renoncer à toute dignité, à toute liberté personnelle. Ils n'avaient plus de volonté propre. Aussi s'efforçait-on par tous les moyens de briser la résistance des déportés.

Quelques jours après leur arrivée on les laissait tranquilles.

Puis on demandait aux infortunés s'ils voulaient signer un contrat de travail; ainsi on croyait pouvoir réfuter la preuve de la contrainte.

Mais pour amener les déportés à signer, on voulait d'abord les épuiser physiquement et moralement. A cet effet on mettait en œuvre ces deux armes : le froid et la faim !

Il fallait vivre d'une soupe à l'eau avec un croûton de pain, car c'était la seule nourriture que recevaient les malheureux.

La faim tenaillait nos compatriotes, que l'on voyait circuler autour des cuisines et des bacs à ordures, à la recherche d'un morceau de pomme de terre ou d'épluchures, d'une pelure de navets ou d'une croûte de pain.

Et c'est à de tels moments que les Allemands se présentaient avec leur contrat séduisant et disaient :

« Mais signez et vous serez un travailleur libre, vous gagnerez de l'argent et vous pourrez acheter de quoi manger. »

Dans ces conditions beaucoup devaient succomber. Mais beaucoup aussi résistèrent et refusèrent.

« Vous n'êtes pas obligé de travailler pour la guerre », prétendaient les enrôleurs. « Vous pouvez aller en congé à la maison, et envoyer de l'argent à votre famille. »

Mais ils refusaient malgré tout. On voulait leur envoyer des colis du pays. Mais les vaillants Belges ne pouvaient pas être aidés dans leur lutte.

Le gouvernement général défendit à l'Agence belge, pour les prisonniers sous la protection de la Croix Rouge d'envoyer des vivres aux soi-disants chômeurs. En effet on les nommait des « travailleurs libres » et on ne pouvait les atteindre que par la poste ordinaire, c'est-à-dire que l'expédition devait être chère et lente.

Les plaintes se firent plus vives, les ministres étrangers se mêlèrent des faits et le marquis de Villalobar réussit, malgré tout à organiser le 19 février 1917 un service pour les hommes déportés en Allemagne.

Le Comité National accorda son concours et l'initiative privée parvint à recueillir en quelques jours, presque en secret, une somme de 367.647 francs, qui devaient servir à expédier 108.417 kilos de vivres à sept camps.

Que de souffrances endurèrent ceux qui persistaient dans leur refus! Ils furent accotés à des murs, dans la neige ou la boue, pendant des heures, le jour et la nuit, exactement comme dans la Norû de la France. Beaucoup s'abattirent exténués; on les transportait à l'hôpital, où ils mouraient, ou bien ils retournaient finalement chez eux comme de lamentables épaves.

Puis il y avait encore un autre moyen : on envoyait les réfractaires en Prusse Orientale, dans les mines de sel, en Silésie, dans des régions éloignées, où n'existait aucun contrôle et où l'on pouvait maltraiter encore davantage les pauvres martyrs!

Citons encore quelques dépositions relatives à ce qu'on a justement appelé l'enfer allemand, expression qui n'est certes pas exagérée.

Henri Spinoy, de Bruxelles, déclara ce qui suit dans une enquête officielle :

« Le 24 janvier 1917, nous avons été embarqués à Bruxelles-Midi, dans un train chauffé au départ; à Louvain, toutefois, le chauffage était interrompu. A Landen, il nous a été servi une portion de choucroute. A Aix-la-Chapelle et dans une localité un peu plus éloignée, mais que nous ne pouvons désigner, on nous a servi une soupe immangeable, dans laquelle nous avons constaté la présence de tranches de betteraves. Après un voyage de trente-six heures, nous sommes arrivés au camp de Munster. On nous obligea à nous coucher sur des paillasses fabriquées au moyen de déchets de papiers et de chiffons, remplis de vermine.

Notre nourriture au camp consistait : le matin, en un pain de 2 kilogr. 500 pour dix personnes; à 8 heures et

demie, en une mixture s'appelant thé; à 13 heures, en une soupe aux poissons, aux choux-raves ou aux betteraves, et à 4 heures, on nous servait également une boisson que les Allemands appelaient thé. Une fois, il nous a été servi un plat de céréales. La quantité de soupe était d'environ un demi litre. Nous sommes restés environ huit jours à Munster, où nous avons subi la visite médicale.

Le lieutenant Heping est venu nous solliciter, à plusieurs reprises, pour que nous signions un contrat de travail; jamais aucune réponse n'a été réservée à cette proposition.

Huit jours après notre arrivée, le camp a été divisé en groupes. Celui dans lequel nous nous trouvions a été dirigé vers Porta, comme nous refusions de travailler, nous avons dû nous placer en file indienne, à 50 cm. l'un de l'autre, debout dans la neige. Il nous était formellement interdit de bouger, d'accomplir nos besoins, de mettre les mains en poche ou de les couvrir de gants. Pendant trois jours, nous avons dû rester dans cette position, de 9 heures à 12 heures et de 14 à 17 heures.

Nos paillasses et nos couvertures nous avaient été enlevées et, par ce froid rigoureux, nous devions dormir avec nos vêtements comme seule couverture. On nous dispensait tous les jours, une demi-ration de tiges de choux moulues qui répandaient une odeur nauséabonde.

Ces traitements inhumains nous ayant mis à bout, trente d'entre nous ont accepté de travailler, mais sans signer aucun contrat, dans une fabrique « Akt. Ges. Porta-Cementwerke », à Porta. Quarante Anglais y travaillaient déjà. Le directeur Mayer, était un homme brutal; sans rime ni raison, il frappait les déportés.

Le travail était rude; il consistait à déblayer la neige et la glace, à charrier des pierres. Toujours cette besogne s'accomplissait à ciel ouvert. La plupart du temps, nous étions trempés jusqu'aux os et dans l'impossibilité de nous changer.

Porta était éloigné de toute église: il nous était donc impossible d'accomplir nos devoirs religieux. Nous sommes restés un mois sans avoir jamais vu un prêtre.

Ne pouvant plus endurer les traitements qui nous étaient infligés, nous avons, après un mois, refusé tout travail.

Nous avons alors été renvoyés au camp de Munster, où nous sommes restés pendant quatre jours. Nous avons ensuite été dirigés sur Oberhausen (près de Düsseldorf), où l'on nous a employés dans une usine de béton armé.

A Oberhausen, nous n'avons pas été battus, mais la nourriture était, comme partout, insuffisante et immangeable. Celle-ci consistait en 250 grammes de pain par jour; trois quarts de litre de soupe aux choux-raves ou aux betteraves le midi; le soir, à 7 heures, une soupe aux féveroles. »

Philippe Dubois fut également envoyé à Munster et de là à Merklinden près de Bochim, où il y avait un grand chantier de construction.

« Nous étions logés, raconte-t-il, sans feu dans des maisonnettes construites pour les mineurs. Le matin, le lever sonnait à 5 heures et nous devions nous diriger vers le chantier, où nous arrivions vers 6 heures. Aussitôt il fallait se mettre au travail. Celui-ci consistait en une besogne de terrassier. Nous étions plongés dans l'eau jusqu'aux genoux. A 9 heures, on nous remettait environ 100 grammes de pain et le travail continuait jusqu'à midi.

Nous nous dirigions alors vers un baraquement construit sur le chantier même et où l'on nous donnait une demi-gamelle de soupe aux rutabagas et aux betteraves.

Le repas de midi variait entre 1 heure et 1 heure et demie; on se remettait alors au travail jusqu'à 4 heures, puis un repos d'un quart d'heure était accordé, au cours duquel on nous distribuait une nouvelle ration de 100 grammes de pain. Le travail reprenait jusqu'à 8 heures ou 9 heures du soir, alors que les ouvriers allemands terminaient à 7 heures.

Il arrivait aussi que la soupe nous était distribuée à la fin de la journée, mais, très souvent, le contre-maitre allemand déclarait que nous n'avions pas suffisamment travaillé et, en conséquence, nous étions privés de nourriture.

Les deux contre-maitres allemands étaient porteurs de

matraques dont il se servaient constamment. Ainsi, un jour, souffrant de la gorge, je demandai au contre-maitre de m'autoriser à aller voir le médecin. Je fus battu comme plâtre. Après ces brutalités, le contre-maitre me demanda narquoisement si j'étais guéri.

Merklinden était un véritable enfer. Mon jeune frère, qui se trouvait à mes côtés, pleurait constamment; sa souffrance m'était plus pénible encore que la mienne.

Jamais nous ne pouvions accomplir nos devoirs religieux; le dimanche était le jour de travail comme les autres. Si nous négligions, le dimanche, d'aller au chantier; des soldats venaient nous chercher dans nos baraquements et nous plaçaient dans la cour, les mains en l'air, par un froid intense.

Nous pensions que ces traitements inhumains étaient interdits et constituaient des excès de la part du personnel subalterne. Nous fîmes nous plaindre au patron, Monsieur Naumann, mais celui-ci nous déclara qu'il devait en être ainsi et que nous devions mourir à la tâche.

Vers le 10 mars, tous les Belges se trouvant à Merklinden se concentrèrent et, d'un commun accord, refusèrent le travail. A partir de ce moment, aucune nourriture ne nous fut plus accordée. Pendant sept jours nous vécûmes de pelures de pommes de terre et d'un rare morceau de pain que nous allions mendier aux enfants sortant de l'école. Le septième jour, des soldats vinrent nous prendre et nous conduisirent à Munster. Là, nous restâmes inactifs jusqu'au 30 mars. Alors, affaibli, mourant de faim, je consentis à travailler, mais sans contrat.

Je fus conduit à Sterkrade, dans une usine où se fabriquaient des munitions et où s'exécutaient des travaux en bois, en fer, etc. Pour ma part, voyant des prisonniers français et russes dans un atelier de bois, je dis aux Allemands que j'étais menuisier et on m'employa à la confection de caisses.

Le 30 juillet, nous avons cessé le travail, parce qu'il nous avait été promis que nous aurions été libérés à cette date. Nous restâmes inactifs jusqu'au 9 août. A cette date, un officier de Münster vint nous engager à continuer le travail, en disant que nous serions complètement libérés le 12 décembre et que nous pourrions, sur le champ, bénéficier d'un congé de quinze jours.

Abbatu moralement et physiquement, je feignis d'accepter cette proposition; je ne voulus toutefois signer aucun contrat et je me réservai de me cacher à Bruxelles, afin d'éviter une nouvelle déportation.

A Sterkrade, pas plus qu'à Merklinden, nous ne pouvions accomplir nos devoirs religieux. Le dimanche, nous devions travailler de 6 à 13 heures.

Les Allemands nous disaient que nous gagnions 5 marks par jour, mais au bout de la semaine, il ne nous restait que quelques pfennigs. Le bon que je vous confie établit que, pendant la semaine à laquelle il se rapporte, je n'avais, en fin de compte, rien gagné.

No 31.

Name: DUBOIS, Philipe.  
56 1/2 Stunden ..... à 5,50 m. ....  
Tage ..... à .....  
28,25

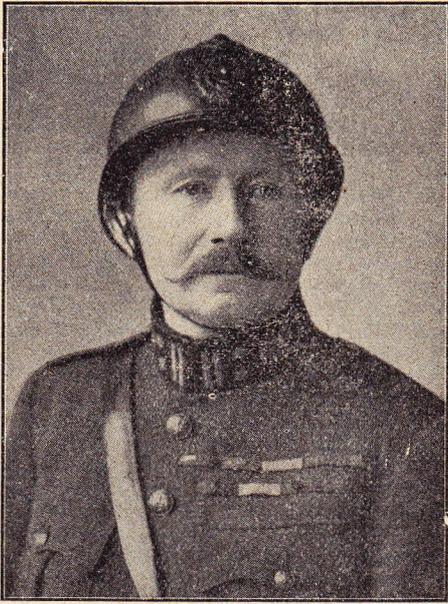
ABZUGE	
Schuppen .....	6,40
Kranken-Beitrag .....	1,40
Inv. u. Alt. Vers. ....	0,50
Zusche .....	1,25
Kuche .....	13,50
Reisekosten .....	4,90
	27,95
	S. M. 0,30

Betrag sofort nachzahlen  
Atrops et Naumann, A. M. B. H.  
Eisenbahnbau und Tiefbaugeschäft, Dusseldorf.

Il restait au déporté 30 pfennig. (1)

\*\*\*

(1) Extrait de l'ouvrage: « Les déportations de civils belges en Allemagne et dans le Nord de la France », par René Henning.



Le général Collins.

Nous venons de voir par une déposition que les enfants allemands témoignaient souvent de la commisération envers les déportés et leur donnaient du pain.

A ce point de vue nous trouvons des détails frappants dans le récit des aventures du Malinois François Rillaerts. Celles-ci sont rapportées par M. Fr. Van den Bergh dans son excellent ouvrage : « Récit de guerre », au chapitre : « Dans une prison allemande ».

Rillaerts était occupé dans une ferme. Il devait mettre des gerbes dans la batteuse. De temps en temps une fillette venait assister au travail; c'était une Gretchen revenue du pensionnat, un blond myosotis de quatorze ans. Cet enfant savait un peu de français et elle était fière d'étaler ses connaissances en présence de ses petites camarades moins instruites qu'elle. Lorsque la glace fut rompue, l'ingénieur, un des compagnons de travail, se risqua à demander s'il n'y avait rien à se mettre sous la dent.

La jeune fille courut à la maison et revint avec une tartine revêtue d'une épaisse couche de pâté de foie gras, qu'elle tenait caché sous son tablier. Cela me fit songer à un fait identique dont j'ai été témoin à Malines, mais avec les rôles intervertis. Lorsque des soldats allemands récalcitrants, qui ne voulaient plus se battre, et des prisonniers de guerre italiens furent obligés, en guise de punition, de décharger des navires dans le canal près de la porte de Bruxelles, j'éprouvai une véritable joie à observer les actes de notre jeunesse compatissante. Les enfants savaient ces condamnés insuffisamment nourris, et ils accouraient, surtout les petites filles, en dissimulant sous leur tablier leur couque scolaire; elles passaient le plus innocemment du monde et, sans que l'un des inspecteurs pût rien remarquer, la couque démenageait dans la poche du veston de l'affamé, qui n'avait pas eu besoin d'un long apprentissage pour savoir comment il devait se placer.

Les enfants, toujours et partout, sont généreux, ils ne deviennent égoïstes qu'en fréquentant les grandes personnes.

« Et mon ami là-haut », dit l'ingénieur en me désignant, « est-ce que tu l'as oublié? »

L'enfant qui parlait français se précipita vers la maison paternelle et pendant ce temps la moitié de la tartine avec le pâté de foie fut rancée en haut; bon! délicieux! dommage que c'était si vite mangé.

Notre ange gardien revenait avec deux minces petites tartines au jambon. La mère aura été heureuse d'avoir constaté que son enfant avait si bon appétit ce jour-là : signe de santé. Une tartine pour l'ingénieur, une autre emballée dans du papier, en haut! Puis encore une pe-

titte pomme pour chacun; je dis une « petite pomme »; en réalité c'était fort probablement une « pomme », mais c'était mon estomac, avec ses verres rapétissants, qui me le fit croire.

Ah! ces angoisses de la faim! Combien de déportés, sous le coup du désespoir et de l'épuisement, commirent une imprudence, frappèrent un gardien, un de leurs tyrans, et finissaient par être entraînés dans une de ces prisons infernales, où l'on endurait de si effroyables souffrances.

Les corps minés étaient sans cesse en proie aux affres de la faim. Heureux ceux qui recevaient un colis de temps en temps. Mais quel crève-cœur pour ceux qui ne recevaient rien. Le Malinois Rillaerts raconte encore les détails qu'on va lire :

« Un jour, je vis un Français pleurer de désespoir comme un enfant. Il ressentait une atroce douleur en constatant que les autres étaient toujours gratifiés de colis tandis que lui-même était exclu des distributions. Il accusait les siens de l'avoir oublié sans pitié et se refusait à admettre qu'on lui avait déjà envoyé plusieurs paquets, mais qu'aucun d'eux n'était parvenu à sa destination. Une fois cependant il fut au nombre des privilégiés; il se mit alors à danser comme un fou, s'élança vers moi pour me communiquer la bonne nouvelle, serra le cher colis contre sa poitrine, le baisa avec des transports d'affection et alla se cacher dans sa cellule pour le soustraire à tous les regards.

A peine y était-il assis auprès de son trésor, au moment où il venait d'étaler le tout en le dévorant des yeux, voici que retentit l'ordre inexorable du gardien sans pitié : « Heraus, arbeiten! »

Effrayé il se leva en sursaut sans avoir le temps d'emballer et de cacher le précieux colis; lorsqu'il revint quelques instants plus tard, le tout avait disparu, sans que personne sût ce qu'il en était advenu. Alors, j'ai vu cet homme vigoureux pleurer comme un enfant, se cogner la tête de désespoir contre la muraille, menacer de tout détruire et de se jeter sur tout le monde. Je reçus l'autorisation de lui offrir mon paquet; il refusa, en disant que ce n'était pas le même, que les mêmes sentiments n'y étaient pas attachés, qu'il n'avait pas été préparé par les mêmes mains aimées. Lorsque je fus parvenu à l'apaiser, il consentit seulement à partager le contenu avec moi.

Nous tirâmes à la courte paille pour savoir lequel pourrait choisir : lui d'abord, puis moi, nous primes chacun, à notre tour, un morceau; ce qui restait du pain d'épices après qu'il eût subi le pillage coutumier au bureau fut partagé en deux : le plus gros morceau lui échut. La chance lui était favorable. J'eus la satisfaction de le voir rire tandis que des larmes sillonnaient ses joues. Il me garda toujours de la reconnaissance et s'entendit à me rendre souvent de ces petits services qui sont d'une grande importance lorsqu'on se sent abandonné au milieu d'un monde d'ennemis.

C'était un homme, d'une très forte culture, un ingénieur, qui s'était opposé par la force aux gendarmes allemands qui étaient entrés dans l'usine de son père à Maubeuge pour saisir les machines.

Rillaerts dit encore à propos de ces prisons :

« On s'habituaient peu à peu à la solitude de la cellule, on décomptait les jours, les heures, les minutes; c'était des siècles, sans doute, mais ce qui était passé, était autant de gagné. Mais la nuit, la nuit sans sommeil hantée de rêves lugubres, on en avait peur, non pas peur de l'obscurité, mais de soi-même. Nous nous trouvions tous dans la situation au promeneur à l'esprit faible qui, narrant au bord d'un abîme, se sent irrésistiblement attiré par la sombre profondeur. Cet abîme s'ouvrait chaque soir pour nous et la question se posait de savoir si l'on pourrait bien résister à la tentation qui à mesure que la faiblesse augmentait, s'imposait de plus en plus fort la tentation de se suicider... »

Chaque semaine on en retirait qui avaient mis fin à leur vie en se pendant; lorsqu'ils ne pouvaient mettre la main sur un bout de corde, on le remplaçait par un morceau de drap de lit, de la chemise ou du mouchoir. C'est de cette façon que le brave Malinois E... pour qui le chagrin était trop fort, mit fin à son existence.

Dependant toutes les mesures de précaution étaient prises : une fois que le signal d'aller se coucher était donné,



Le général Hellebaut.

chacun devait se devêler devant son lit, plier tous les vêtements avec soin et les déposer sur le banc que l'on glissait devant la porte et qui restait dehors jusqu'au matin, y compris la fourchette et la cuiller. Le prisonnier ne gardait qu'une paire de pantoufles aux pieds. Et malgré cela le nombre des suicides s'élevait comme une épidémie, la faim en était la cause principale.

Encore si nous avions reçu tout ce qu'on nous expédiait de la maison, combien, après s'être rassasiés eux-mêmes, auraient arraché des camarades à la mort! On volait en cours de route, les gardiens volaient ensuite, et les officiers venaient à leur tour.

J'ai lu dans un journal que l'on a dressé une statistique suivant laquelle quarante pour cent seulement des dons généreux recueillis en Amérique auraient atteint leur destination dans les régions dévastées.

Alexandre Scheerlinck, de Bruxelles, dut rester neuf jours sans manger au camp d'Alten-Grabow, parce qu'il refusait de signer un contrat. Il devait vivre d'un peu de soupe à l'eau.

Georges Quinet, de Bruxelles, déclare de son côté :

« J'affirme que le 6 août 1917, alors que j'étais à Alten-Grabow, trente-cinq hommes se trouvaient déjà depuis vingt jours sans pain. On voulait obtenir d'eux la signature d'un contrat de travail et on leur accordait seulement la soupe du midi et du soir. »

Et Jean-Baptiste Roelandt, d'Anderlecht :

« A Pillau, nous devions décharger les bateaux, mais j'ai refusé de travailler. A la suite de ce refus, les Allemands m'ont, un jour, accablé de coups de crosse qui m'étendirent par terre. Je ne pouvais plus me bouger et j'ai été conduit à la baraque par deux de mes compagnons. Il nous est arrivé de tuer les chiens en rue et de manger leur viande encore palpitante. »

Nous pourrions multiplier ces dépositions, mais toutes signalent les mêmes faits, la brutalité des mauvais traitements, la sauvagerie éhontée des bourreaux, l'esclavage et la misère la plus horrible.

Et comment ne pas parler du tourment que causait la séparation des êtres chers! Oh! comme on sentait bien à présent les liens de la famille. Ce phénomène psychologique est relevé, en termes parfois touchants, dans une foule de mémoires particuliers et de descriptions.

Alphonse Sevens, un écrivain gantois connu, qui a goûté de la prison en Allemagne et qui a publié une foule d'impressions de guerre, nous donne dans son livre « Loin des yeux, loin du cœur » une analyse pénétrante de ce qu'il a vu et observé autour de lui.

« Le camp de Wurzboung était affecté aux soldats français.

Parmi eux il y avait des territoriaux, qui avaient été faits prisonniers au début des hostilités.

Je résidai là pendant une dizaine de jours à l'infirmerie. C'était en plein été et nous devions nous coucher dès que la tiède clarté vespérale commençait à se fondre.

Non loin de moi à trois lits de distance, était couché un territorial à la chevelure noire prématurément grisonnante, à la face anguleuse éclairée par des yeux fixés. De toute la journée il n'adressait la parole à personne, paraissait toujours emporté par ses pensées à des centaines de lieues, courait comme un égaré de gauche à droite, entraînait et sortait — car le major le laissait faire, — et roulait constamment des cigarettes. Je demandai à l'infirmier français ce qui lui manquait. D'un geste significatif il fit tourner un doigt sur son front : « La cervelle un peu dérangée. »

Certain soir, lorsque l'atmosphère rose du soir fut devenue d'un bleu noir, au moment où la plupart des malades dormaient, j'entendis des sanglots étouffés, comme ceux d'une très vieille personne.

Je prêtai l'oreille.

La douleur humaine longtemps continue ne doit-elle pas chercher à se frayer un chemin? Les larmes et les sanglots ne sont-ils pas la soupape de sûreté des pensées bouillonnantes qui feraient éclater la tête si elles ne pouvaient pas de temps à autre, et même la nuit, se donner libre cours?

C'était notre territorial. Je me retournai le plus doucement possible et redressai la tête avec circonspection. Il était couché le visage tourné vers le lit, les mains sur son petit traversin et dans ses mains un portrait. Et il l'accablait de baisers.

Et plus loin.

« Je ne vous apprendrai évidemment rien de nouveau en vous disant qu'en temps de guerre — à part la fonte des balles et canons — aucune industrie ne connaît un plus haut degré de prospérité que la photographie.

Combien de millions et de millions de portraits n'avait-on pas faits!

Qu'y a-t-il de plus doux pour l'homme arraché à tous les êtres qui lui sont chers — et rendons ici un hommage de profonde admiration à nos soldats qui, outre la longue séparation marchent avec l'éternel fantôme de la mort à leurs côtés — qu'y a-t-il de plus doux, — que de reporter sa pensée vers le foyer, que d'essayer d'évoquer devant l'esprit les traits, l'altitude, la façon d'agir, tout l'être de ses proches, de ses frères et sœurs, du père et de la mère, des enfants, de l'épouse!

Mais petit à petit par suite de l'absence prolongée et poignante de la faiblesse croissante de la tête, de la détresse grandissante de l'âme, les traits aimés des absents se font de plus en plus vagues, comme une région sur laquelle la nuit descend d'une façon insensible mais irrésistible.

On lutte contre l'obscurcissement des images, on s'efforce sans cesse de les réveiller à nouveau, de les fixer dans son esprit en lignes plus fermes; on tend les bras vers ces figures adorées et qui vont se dissipant, comme le naufragé qui sent monter l'eau sombre autour de lui, se débat désespérément vers l'air et la lumière.

Seuls ceux qui ont fait de la prison cellulaire, connaissent toute l'horreur de ce sentiment. Avant l'entrée en cellule, on leur enlève tous les portraits qu'ils ont apportés. Craint-on donc que l'image de la femme et des enfants rechaufferait trop bien la froide cellule!

Mais la peine arrive à expiration et les portraits sont là. L'esprit possède de nouveau une image claire. La solitude se dissipe, le découragement cède, la tristesse même s'atténue.

Le portrait c'est la lettre continue, permanente, le véritable soutien du cœur.

Dans la vie du camp on est toujours et partout livré aux griffes de l'effroyable uniformité; on devient un pion, un numéro. On se sent enfermer dans l'abîme de l'impersonnalité.

Bref, le camp est un tombeau vivant.

Oh! le portrait!

Il vous apprend qu'un jour vous sortirez certainement de votre tombeau, que vous avez là bas, loin, très loin,

un foyer propre, que votre propre sang vous attend ; qu'une épouse soupire après vous.»

Tels étaient les sentiments qui regnaient parmi les déportés : leur femme et les enfants les préoccupaient sans cesse. Combien d'entre eux, dès qu'ils pouvaient goûter un moment de repos, se prenaient la tête entre les mains et toujours leur pensée s'envolait auprès des êtres chers qu'ils avaient dû quitter.

Mais il fallait lutter contre la nostalgie, contre le découragement funeste, faute de quoi on n'était qu'une épave et on ne faisait plus que languir.

Car la mort fauchait sans pitié.

J'ai sous les yeux la lettre d'un déporté. Il écrit d'un village de la Forêt-Noire.

« Froid piquant et pas de feu. Hier des camarades avaient enlevé quelques planches de dessous les matelas et les avaient fait flamber. L'officier vient d'arriver et il nous a déclaré que nous avions à déboursier chacun un mark d'amende, pour payer le bois. Ceux qui ont de l'argent doivent payer pour ceux qui n'en ont point. On vient à l'instant de chercher six hommes pour porter des cadavres. Il y a déjà huit morts ce matin. Combien n'y en aura-t-il pas ce soir ? Et alors nous les emportons au cimetière près du bois, où le vent murmure dans les arbres sa plaintive mélodie. »

Jean-Jules Dufour écrit :

« Cette baraque du Jazaret à Ohrdruf est réservée aux affections pulmonaires, et on y meurt sans trêve. — Alors l'aumônier militaire allemand vient quelquefois. Lui aussi est en uniforme gris-vert de campagne, haut guêtré de cuir, avec les étoiles de capitaine. A sa casquette, au col, une minuscule croix violette rappelle son sacerdoce. L'autre jour, deux d'entre nous agonisaient. Prévenu, il tombe par erreur en arrêt devant mon lit, et d'une voix rauque et forte : « Vous allez mourir. Présentez-vous devant le tribunal de Dieu. » Détrouffé, sans s'émouvoir, il va aux deux mourants, et recommence brutalement.

L'un d'eux, qui passait doucement à cette voix sauvage se réveille, revint aux réalités ; l'autre écouté avec une sueur d'effroi... ; puis il part, les laissant aux terreurs de la mort.

Pour Pâques, il est venu dans les salles en uniforme, l'aumônier pendue à l'avant-bras, les hosties dans la poche : « Qui veut communier ? Qui veut communier ? » Et ce fut vite fait. »

Voici encore une autre scène :

« Dans un coin de l'enceinte en fil de fer barbelé, une petite baraque toute pleine de fous. A tous instants, en pleine nuit, une contagion terrible les saisit : ce sont alors de grands cris effrayants — des luttes — la camisole de force... »

« Trois cents prisonniers civils viennent d'arriver — ce sont des Français des régions du Nord. Ils crèvent de faim. Isolés dans les doubles enceintes de fil de fer, nous avons toutes les peines du monde à les ravitailler. L'autorité voudrait trouver parmi eux des volontaires pour le travail. Ils refusent ; on les trimbale de camps en camps, espérant que la faim et les vexations les feront réfléchir. Trois vieux, maigres comme des squelettes, viennent de mourir. Il en est ainsi à chaque déplacement. Il y a des gamins de dix, douze ans. Ils ont froid. La plupart sont pitoyables dans de vieux vêtements, autrefois jaquettes ou vestons confortables... »

On emmena beaucoup de prisonniers, civils et soldats, dans des camps de représaille. Les Allemands prétendaient adopter cette mesure pour se venger d'un fait dont ils accusaient l'Entente, par exemple le travail imposé à des prisonniers Allemands dans la zone du front.

Oui, ils osaient formuler un pareil reproche ceux qui chassaient des milliers de civils inoffensifs comme des esclaves jusque dans la ligne de feu. Ils transportèrent même des prisonniers jusqu'au front russe. (1).

Hélas ! nous ne pouvons donner qu'un écho affaibli de l'existence atroce menée par nos déportées et les autres prisonniers en Allemagne.

Mais puisque nous traitons ce point spécial, il nous faut rappeler que nos prisonniers de guerre endurèrent

une misère inouïe. Ils étaient enfermés dans des camps, d'où on les envoyait faire des travaux de toute espèce, dans les mines, les usines, dans les canaux, les ports, aux champs, etc.

Pour compléter leur alimentation notre gouvernement leur fit parvenir des biscuits. Il se créa aussi des organismes spéciaux dans les pays alliés et neutres qui se chargèrent de l'envoi de colis. Mais il y avait tant d'affamés à soulager et plusieurs pays limitaient l'exportation des denrées, parcequ'eux-mêmes n'avaient pas de réserves suffisantes.

Beaucoup de prisonniers, se sont évadés de cet enfer et ont réussi à franchir la frontière suisse ou néerlandaise. D'autres y ont laissé la vie. Reproduisons seulement un des nombreux faits rapportés par René Van Vöeren dans le « Courrier de l'Armée » :

« Lorsque, en août 1914, notre Roi fit appel au patriotisme de ses enfants, des milliers d'hommes vinrent se ranger sous notre fière bannière. Parmi eux il y avait beaucoup de religieux et d'ecclésiastiques qui prirent du service comme brancardiers, infirmiers ou aumôniers.

Un grand nombre tombèrent au champ d'honneur, d'autres furent faits prisonniers et martyrisés ou assassinés dans des camps de concentration allemands. Parmi ceux qui trouvèrent la mort en Allemagne se trouvait le R. P. Brouwers, S. J.

Quand la guerre éclata, le R. P. Brouwers était professeur de poésie latine au Collège du Sacré-Cœur à Charleroi. Sans une minute d'hésitation il obéit à l'appel de son cœur de patriote, quitta son école et ses élèves et prit volontairement du service dans l'armée belge comme aumônier.

Aux termes de la convention internationale de Genève, qui a été signée également par l'Allemagne, des aumôniers ne peuvent pas être faits prisonniers et enfermés dans des camps de prisonniers. Nous savons avec quel respect les Allemands ont observé les conventions internationales de La Haye et de Genève, qu'ils ont considéré comme un « chiffon de papier » et déchiré, de même, d'ailleurs que le traité de neutralité de la Belgique. Le R. P. Brouwers fut fait prisonnier par les Allemands et enfermé au camp d'Osnabrück. Il y fut lâchement assassiné le 23 août 1915 dans les circonstances ci-dessous rapportées, dont la véracité et l'authenticité sont garanties par un témoin oculaire, le capitaine d'infanterie français Robert de Versailles, qui en a dressé le récit suivant :

« Le R. P. Brouwers, qui avait pris du service dans l'armée belge comme aumônier, fut enfermé au camp d'Osnabrück par les Allemands sous l'accusation fautive qu'il avait pris les armes contre l'ennemi. Dans la nuit du 22 au 23 août 1915 le R. P. Brouwers tenta, en compagnie de deux officiers russes (le capitaine Schmidt et un lieutenant), de s'évader du camp. Les trois prisonniers sautèrent, par une fenêtre du rez-de-chaussée de la caserne. Le R. P. Brouwers et le capitaine Schmidt s'étaient déjà élancés dans la cour et étaient couchés contre terre près du fil barbelé du camp, pour y attendre leur compagnon. Lorsque celui-ci sauta par la fenêtre, il fut aperçu par une sentinelle, qui était postée du côté opposé du fil barbelé. Le soldat tira quatre ou cinq coups de fusil.

Au bruit des détonations, les prisonniers furent éveillés dans la caserne et quelques-uns, dont moi-même, allèrent voir à la fenêtre ce qui se passait.

La sentinelle donna le signal d'alarme et la garde de camp accourut. Les trois évadés restèrent près du fil barbelé, dans l'attente de leur sort.

Une trentaine de soldats allemands, le fusil serré dans les deux poings, arrivèrent à la cour et ne tardèrent pas à apercevoir les prisonniers.

Le R. P. Brouwers s'était levé et il fut aussitôt entouré de soldats. Une violente discussion s'engagea, au cours de laquelle je ne pus entendre que ces mots : « Nicht ! Nicht ! Après une dispute de deux ou trois minutes, l'un des soldats saisit tout à coup son fusil et tua le R. P. Brouwers à bout portant. Le corps resta sur place jusqu'au lendemain, puis il fut transporté au cimetière. Le commandant du camp, le capitaine Blankenstein, serra la main au soldat-assassin et le félicita de son « acte héroïque ».

(1) Cf. Jean-Jules Dufour : « Dans les camps de représaille. »



Une cuisine belge à l'Yser

Que les Allemands, visitent dans leur pays les cimetières de prisonniers belges. Les nombreux tertres leur parleront eloquemment de la misère et des souffrances, des tortures et des meurtres qui ont conduit nos jeunes gens à la tombe. Les croix innombrables étendront vers eux leurs bras en des gestes de reproche et dans le gémissement du vent ils entendront les cris de haine et de vengeance de nos morts.

Beaucoup de prisonniers civils et militaires devinrent malades. Heureusement on inaugura le système de l'échange.

Un grand nombre de prisonniers de guerre belges et alliés, internés en Allemagne, dans des camps qui souvent ne répondaient pas aux exigences les plus élémentaires de l'hygiène et de l'humanité, virent bientôt le péril leur santé. Grâce à l'intervention de la Croix-Rouge de Genève une commission de médecins de pays neutres réussit à faire envoyer en Suisse quelques centaines de ces prisonniers, choisis parmi les plus malades et les plus faibles.

Le gouvernement suisse mit à leur disposition des hôtels, des villas et des baraquements dans les parties les plus saines et les plus pittoresques de ce merveilleux pays, entre autres sur le lac Léman, à Montreux, à Clarens, etc.

Malheureusement les soins les plus pressés, ne parvinrent pas à vaincre le mal implacable dont un grand nombre de prisonniers alliés étaient atteints; ils rendirent le dernier soupir, loin des leurs, loin de leur patrie.

Dans le pieux dessein de rendre hommage à leurs frères d'armes décédés, deux artistes, le sculpteur Bernard Callie, ex-interné belge, et le lieutenant interné Castel, architecte français, ont érigé à la mémoire des soldats des armées alliées, morts dans la région de Montreux, un superbe monument, qui se dresse dans le cimetière de Clarens.

## LA RETRAITE DES ALLEMANDS EN FRANCE

L'année 1917 fit naître de grandes espérances dans les pays de l'Entente, et causa en Allemagne de grandes déceptions.

Pourquoi donc, à la fin de 1916 et au début de 1917 les Allemands transportèrent-ils dans le Nord de la France des milliers et des milliers de civils pour leur imposer des travaux forcés ?

Pourquoi von Bissing ne pouvait-il voir donner suite à sa requête d'interdire ces déportations, et fut-il obligé, en vertu des fonctions qu'il remplissait, d'exécuter ces mesures odieuses ?

Les événements du printemps de 1917 permettent de répondre à ces questions. Les Allemands avaient besoin d'une nouvelle ligne qui devait être aménagée en toute hâte. Et c'est pour arriver à ce résultat qu'ils ne rougirent pas d'inaugurer leur système d'esclavage moderne. La ligne en question était la fameuse ligne Hindenburg.

Nous avons vu comment se termina l'offensive de la Somme et quelles positions les Alliés avaient conquises.

En novembre 1916, tous les pays de l'Entente avaient envoyé des délégués au grand quartier général français, où fut établi le plan de campagne pour 1917.

Celui-ci prévoyait une série d'attaques isolées sur toutes sortes de points du front, de façon à ce que l'ennemi ne pût enlever ses troupes d'un secteur pour les transporter dans un autre.

Mais des événements imprévus jetèrent le désarroi dans ce plan, à savoir la retraite allemande et la révolution russe. En outre l'Italie ne réalisa pas les espoirs qu'on avait fondés sur elle.

Parlons d'abord de la retraite allemande.

En février 1917 une grande activité régna sur le front ouest.

Le 9 l'ennemi évacua Grandcourt qu'occupèrent les troupes anglaises. Mais d'autre part il lança encore des attaques avec plus ou moins de succès, notamment près de Maisons de Champagne, où il fit même 800 prisonniers et captura 30 mitrailleuses, mais il reperdit ce terrain du 8 au 12 mars.

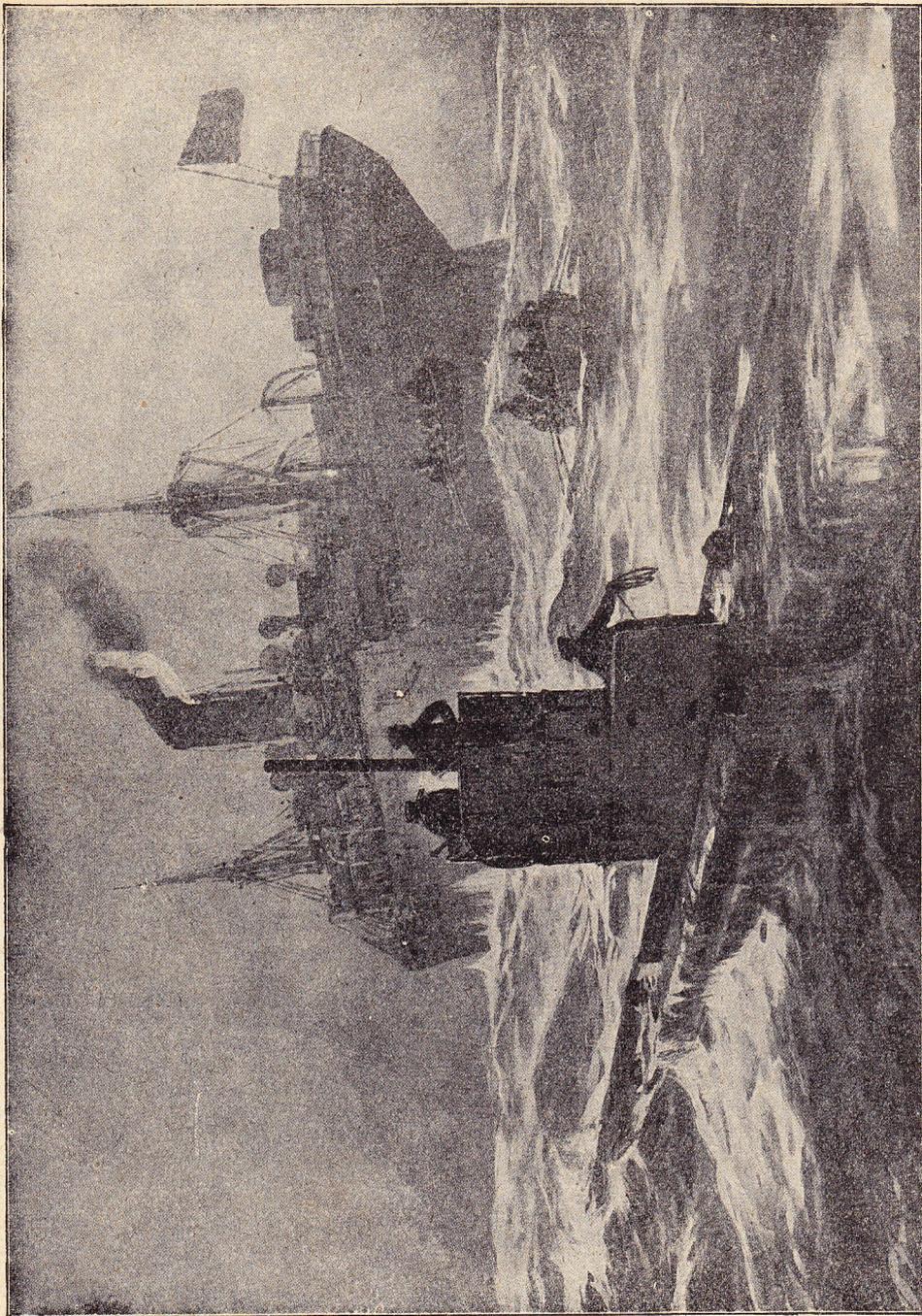
Ces mouvements devaient servir à dissimuler le plan principal des Allemands qui voulaient effectuer une retraite stratégique sans pertes. En effet, l'avance réalisée par les Alliés en 1917, les avait rendus maîtres des hauteurs et grâce à leur formidable masse d'artillerie, ils rendaient intenable la position des troupes impériales dans les vallées.

Ils cédèrent d'abord du terrain à l'aile droite, près de l'Ancre. Les Alliés occupèrent Serre, Miraumont, Fys, Warlencourt, Ligny, Le Barque, Gommécourt, Puisieux au Monts Thillois. L'ennemi laissa 2000 prisonniers entre les mains des Alliés et les Anglais prirent possession de ces différents points.

Au mois de mars l'ennemi entreprit des contre-attaques, mais Gough résista et peu après les Allemands évacuèrent Ires, le bois Loupart et Gréville. Tous ces points étaient en leur possession depuis 1914 et avaient été solidement fortifiés.

Mais cette action n'était que le prélude d'une retraite plus importante, que dans le camp allemand on couvrit du titre de conception géniale.

Le 17 mars Gough voulait entreprendre une offensive entre Achiet-le-Petit et Le Transloy en direction de Ba



Un sous-marin sommant un bateau à Hoppe.

paume. Mais il ne trouva devant lui que des arrières-gardes. Dans l'après-midi une patrouille pénétra même jusqu'à Bapaume.

Les Allemands avaient construit des ouvrages de défense dans les ruines de cette ville et, installé des réseaux de fils barbelés, mais après la chute du bois Loupart et du village de Grévillers, les Anglais étaient devenus entièrement maîtres des hauteurs entourant la ville au nord et au sud. Aussi l'ennemi jugea-t-il plus prudent d'abandonner la ville sans lutte.

Tout ce qui pouvait encore être démoli fut anéanti et les Alliés durent avancer avec précaution, car la route était semée de pièges, sous forme de mines, d'obus, etc.

Aucune maison ne demeura intacte ; celles qui avaient été épargnées jusque là, furent incendiées ou détruites par la dynamite. Toutes les fabriques furent dévastées.

Les patrouilles britanniques virent les ruines fumantes

et purent constater qu'on avait enduit de poix les boiseries et effectué encore d'autres destructions systématiques.

A la place Faidherbe, se dressait une statue en bronze du célèbre général qui avait remporté une victoire sur les Prussiens près de cette ville. Naturellement la statue avait été enlevée et par dérision on avait placé sur le piédestal un long tuyau de poêle.

Les Allemands avaient également incendié le gracieux hôtel de ville, un monument datant du XVe siècle.

Le 25 mars c'est-à-dire, huit jours plus tard, deux députés visitaient les ruines de l'édifice lorsqu'une mine à retardement qui avait été calculée dans ce but éclata dans les fondations, les deux députés furent tués.

De l'église Saint-Nicolas il ne restait que quelques murs calcinés.

Les Allemands se replièrent vers la route de Cambrai, mais l'artillerie les y poursuivit.